

Le Cimetière de *Saint-Eugène* et quelques-unes de ses anciennes tombes

Th. Fayolle

Citer ce document / Cite this document :

Fayolle Th. Le Cimetière de *Saint-Eugène* et quelques-unes de ses anciennes tombes. In: Les Feuilles d'El-Djezaïr, nouvelle série, volume 2, 1942. Feuilles d'El-Djezaïr. pp. 7-31;

https://www.persee.fr/doc/feldj_1112-0649_1942_num_2_1_1258

Ressources associées :

Saint-Eugène

Fichier pdf généré le 10/10/2019

Le Cimetière de Saint-Eugène et quelques-unes de ses anciennes tombes

La population d'Alger a toujours eu le culte de ses morts ; aussi les cimetières européens de cette belle et grande ville, admirablement situés d'ailleurs, sont-ils entretenus avec un soin et un goût irréprochables ; la Municipalité s'intéresse tout particulièrement à cette œuvre si touchante, et le conservateur du cimetière de Saint-Eugène, M. Blot, la seconde intelligemment en tout ce qui concerne ses délicates attributions. D'autre part, le **Souvenir français**, présidé actuellement par M. le général Deschamps, a bien voulu se charger de l'entretien de toutes les tombes militaires anciennes ; il est juste de reconnaître que cet entretien ne laisse rien à désirer, ce qui contribue encore à l'embellissement du cimetière.

★ ★ ★

Mais avant de parler de quelques tombes d'autrefois qui se voient dans cette nécropole, nous croyons utile de rectifier une erreur commise par l'ancien et regretté président de la **Société du Vieil Alger**, M. Klein : dans **Feuillets d'El-Djezaïr**, il nous dit (page 202) que les restes d'Amédée de Bourmont furent transportés, en 1830, au cimetière des Chrétiens qui se trouvait au delà de l'esplanade de Bab-el-Oued, près de la mer. Amédée de Bourmont, mortellement blessé, le 21 juin 1830, au combat de Sidi-Khalef, n'a pas été inhumé à Alger ; tous les auteurs contemporains attestent, en effet, qu'il fut transporté à l'hôpital provisoire de Sidi-Ferruch et que c'est là qu'il mourut, le lendemain de la prise d'Alger, c'est-à-dire le 6 juillet : une carte de la presqu'île de Sidi-Ferruch, annexée à l'ouvrage de Merle intitulé **Anecdotes pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger**, nous montre l'emplacement exact du tombeau du jeune et vaillant Amédée de Bourmont. Il convient, toutefois, d'ajouter que cette inhumation à Sidi-Ferruch ne fut que provisoire, et que le corps d'Amédée fut, un peu plus tard, transporté en France par l'un de ses frères, chargé par le Maréchal, de remettre à Charles X les drapeaux pris à l'ennemi. A ce propos, il est pénible d'avoir à ajouter que le cercueil fut l'objet, de la part des douaniers marseillais, d'un outrage sans excuses : supposant qu'il contenait des trésors ravis au Dey d'Alger, ils exigèrent son ouverture en leur présence !... Quant au cœur d'Amédée, le Maréchal ne voulut pas s'en séparer : renfermé dans une cassette, il l'emporta en terre étrangère comme le plus précieux des trésors.

Que l'on veuille bien excuser cette digression, un peu longue peut-être ; mais elle nous a paru nécessaire afin de rectifier une assertion erronée.

Au cimetière de Saint-Eugène, une petite portion de terrain a été tacitement concédée au corps consulaire d'Alger, et elle est connue sous la dénomination de **Carré des Consuls** ; c'est là que furent transportés, vers 1845, pour y être inhumés de nouveau, les restes des consuls enterrés jadis au cimetière des Chrétiens ; située entre la mer et le boulevard Guillemin, cette ancienne nécropole avait dû être désaffectée par suite de la construction, sur son emplacement, des nouvelles fortifications d'Alger.

Les plus anciennes tombes du cimetière de Saint-Eugène se trouvent donc au Carré des Consuls et le visiteur est bien obligé de constater que quelques-unes, en petit nombre, il est vrai, se trouvent dans un état voisin du délabrement. L'une des plus vieilles est celle d'un consul de Hollande, et son épitaphe, parfaitement lisible, est reproduite ci-après : « Ci-git A.P. Fraissinet, Consul général de Hollande, décédé le 14 août « 1808 ».

Près de cette première tombe, on remarque trois dalles de marbre reposant côte à côte sur le sol ; un entourage métallique les préserve des déprédations involontaires. L'inscription de la dalle du milieu est en latin et elle mentionne le nom de Saint-John avec la date : Août 1848 ; l'inscription de la dalle de gauche est la suivante : « Barbara Louisa « Dalmas de Lapérouse, née St-John, décédée le 20 avril 1830 à l'âge de « 30 ans » ; enfin la troisième dalle porte le nom de Mary St-John accompagné des mots « aged 16 months ». Nous estimons que l'on doit admettre que ces trois pierres tombales sont celles du consul général anglais, Saint-John, et de deux de ses filles mortes à Alger avant l'occupation française.

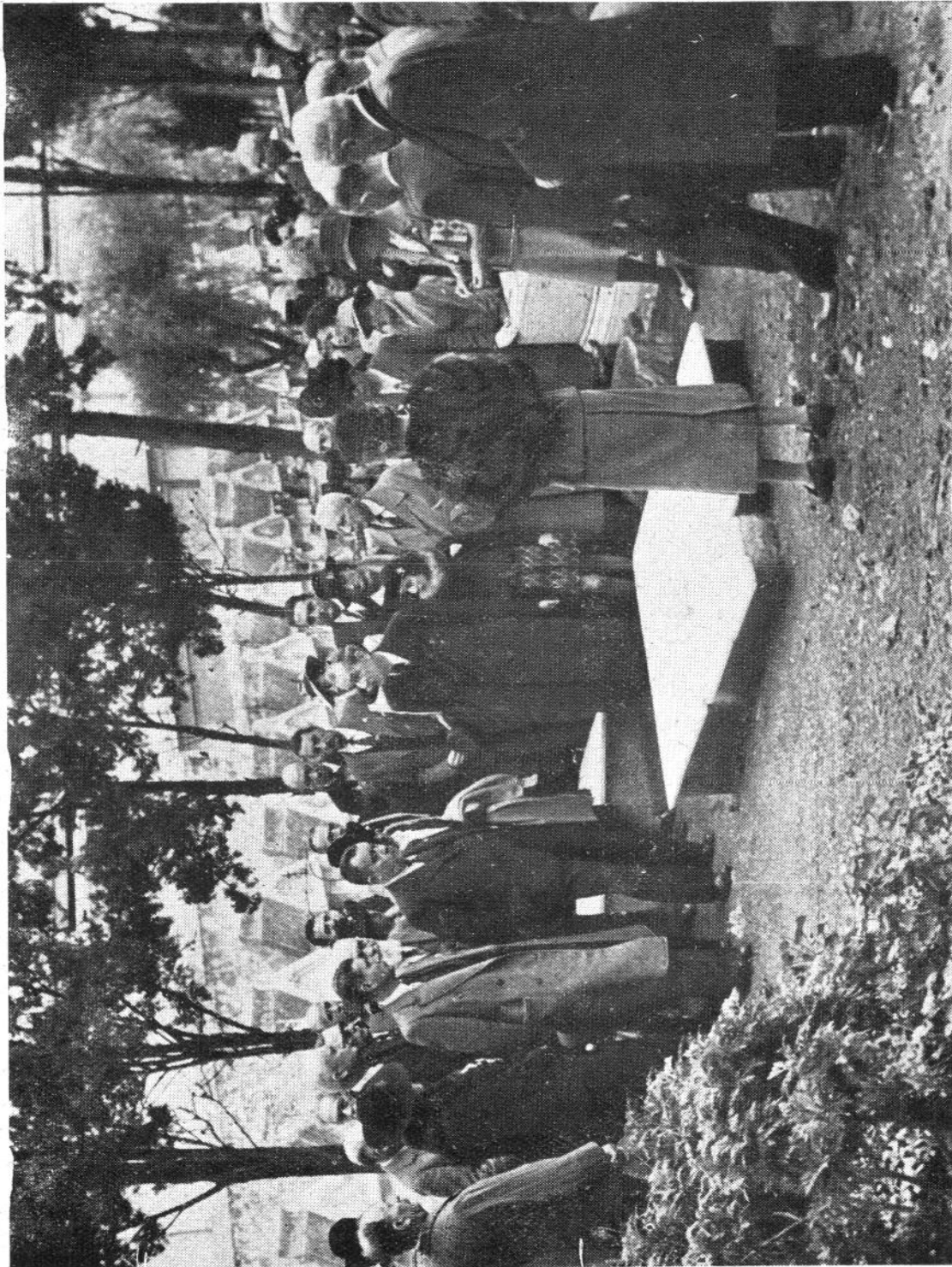
Par suite de ses démêlés politiques avec certains agents du Gouvernement français, de Saint-John est entré dans ce que l'on est convenu d'appeler la **Grande histoire**, et, sur ce personnage consulaire, tout a déjà été publié ; aussi nous bornerons-nous à dire que, pendant toute la durée de son long séjour à Alger, il habita, rue de la Charte, la très belle maison mauresque devenue, par la suite, l'hôtel du Conseil général ; elle est, hélas ! tombée sous le pic inexorable des démolisseurs des vieux quartiers de l'ancienne Préfecture.

A propos du consul de Saint-John, une réflexion vient à l'esprit : le gouvernement britannique avait certainement adopté le principe de maintenir longtemps au même poste ses agents consulaires, et c'est en vertu de ce sage principe que de Saint-John géra, pendant une vingtaine d'années, les intérêts anglais en Algérie, et que, plus tard, l'un de ses successeurs, Playfair, occupa ce même poste pendant le même laps de temps ; cette longue continuité, dans l'exercice de leurs importantes fonctions, permettait aux agents diplomatiques de la Grande-Bretagne de connaître à fond la situation politique, commerciale et géographique des pays barbaresques ; en même temps, il leur était loisible de se créer, dans l'intérêt bien compris de leurs délicates fonctions, de très utiles relations dans tous les milieux du monde musulman.

★ ★ ★

Arrêtons-nous maintenant devant les tombes conjuguées des époux

Schultze, peu éloignées de celles des Saint-John. Les inscriptions qu'elles portent sont les suivantes :



Le Comité du « Vieil Alger » devant la tombe des époux SCHUTLZE

1° « Ici repose Kenney Bovven, veuve Schultze, décédée le 1^{er} avril
« 1861 (ou 1867) âgée de 51 ans ».

2° « Ici repose un patriarche, John, Friderick Schultze, consul de « Suède et de Norvège, chargé d'affaires de Russie et de Prusse, né « près de Stockholm, 15 janvier 1774, décédé 13 février 1847. Un ami « fidèle à la religion du souvenir lui a élevé ce modeste monument sur « la terre étrangère. »

A regret nous avons constaté que la pierre tombale de Mme Schultze est cassée en deux ou trois endroits et qu'une réparation est assez urgente.

Dans ses **Souvenirs algériens**, le vieux mémorialiste Aumerat nous a transmis des renseignements assez intéressants sur le ménage Schultze ; d'autre part, le docteur F. Gauthier, dans les **Nouveaux feuillets d'El-Djezaïr**, nous a, de son côté, donné quelques autres indications qui sont loin d'être dépourvues d'intérêt. Mais sur ce sympathique ménage d'autrefois qui, entre parenthèse, relève plutôt de la **Petite histoire** que de la **Grande**, tout n'a pas encore été dit ; aussi nous attarderons-nous quelque peu sur lui.

D'origine anglaise, Mme Schultze était probablement l'une des cinq filles du docteur Bovven, médecin du Consulat d'Angleterre d'Alger ; en effet, son nom de jeune fille, inscrit sur sa pierre tombale, est bien celui de Bovven.

Elle avait du talent et, grâce à ses peintures, l'aspect exact de bien des coins de l'Alger disparu, a pu être conservé ; on trouvera dans l'**Iconographie** de G. Esquer (planches 324 et 333) la reproduction fidèle de deux de ces toiles documentaires.

Le salon de Mme Schultze était fréquenté par la haute société algéroise de l'époque de la conquête. La belle maison mauresque, occupée en ville par le ménage, et où avaient lieu les réceptions mondaines, a disparu depuis fort longtemps ; rappelons qu'elle avait son entrée rue de la Licorne et qu'elle occupait l'emplacement de l'église des Jésuites appelée, elle-même à son tour, à disparaître très récemment.

A propos de cette maison accueillante, il nous revient à la mémoire que l'**Illustration** du 11 janvier 1845 publia une amusante gravure sur bois avec le titre : **Saïd, lion du Consulat de Suède à Alger** ; elle représente, non un de ces lions bipèdes, tant à la mode à cette époque, mais un bel et authentique lion, originaire des montagnes de l'Aurès ; tenu en laisse par une jeune femme, il sert de monture à une autre jeune personne ; le texte explicatif qui accompagne la gravure se contente de donner la lettre initiale du nom du propriétaire du fauve ; il est regrettable qu'il n'ait pas fait connaître les noms des deux écuyères improvisées, car l'une d'elles pouvait fort bien être la jeune et belle Mme Schultze.

La maison de campagne du Consul de Suède, située sur les hauteurs d'El-Biar, fut occupée, en juillet 1830, par les troupes françaises qui installèrent une batterie de siège sur le terrain de ses dépendances. Plus tard, en 1845, un effondrement de la falaise sur laquelle elle était construite, causa sa destruction totale.

M. Schultze, officier d'artillerie dans l'armée suédoise, avait été envoyé en mission à Alger par son gouvernement, dans les premières années du XIX^{me} siècle ; il y fit construire, pour le compte du Dey, les bâtiments de la Salpêtrière qui existent encore aujourd'hui. Un peu

plus tard, il remplaça, comme consul de Suède à Alger, le chevalier Ankerloo, lequel, en 1824, lui céda, moyennant le prix de 1.800 piastres d'Espagne, la maison et la propriété qu'il possédait à Alger.

Schultze mourut dans notre ville en 1847 et ses obsèques eurent lieu avec le concours d'une nombreuse assistance.



La description des autres tombes qui occupent le **Carré des Consuls** nous mènerait trop loin, tout en nous écartant de notre sujet, car assez nombreuses sont celles qui sont d'époque récente.

Toutefois, avant de quitter ce coin exotique, il est bien permis de poser la question suivante : pourquoi y trouve-t-on, en quelque sorte égarée, une petite tombe française de l'époque du Second Empire ? il s'agit d'une très petite dalle en marbre, posée sur un soubassement peu élevé, placée tout à fait à proximité de la double tombe des époux Schultze ; l'inscription qu'elle présente est la suivante : « Jeanne, Marguerite, Henriette Mercier-Lacombe, née le 16 décembre 1863, morte le 12 août 1864 ». Oui, encore une fois, pourquoi cette mignonne tombe, aux nom et prénoms si français, se trouve-t-elle en quelque sorte exilée au milieu de toutes ces sépultures étrangères ? Selon toute apparence, on se trouve en présence du tombeau d'une toute jeune fille de Mercier-Lacombe qui, de 1860 à 1864, exerça à Alger les doubles fonctions de préfet et de directeur des Affaires civiles ; mais tout cela ne donne pas la réponse à la question posée plus haut et qui reste toujours sans solution.



Quittons maintenant le Carré des Consuls et pénétrons dans le carré mitoyen entièrement occupé par des tombes militaires anciennes. Là, en effet, ont été rassemblées, vers 1845, toutes les vieilles tombes françaises qui existaient au cimetière des Chrétiens, lequel, ainsi que nous l'avons déjà dit, venait d'être désaffecté pour cause d'utilité publique. Au point de vue historique, ce carré est sans contredit le plus intéressant du cimetière et cependant c'est bien celui qui est le moins visité.

Tout d'abord on y voit la tombe de l'interprète Debracevich ; sa stèle, en pierre très ordinaire, présente l'inscription suivante gravée par une main malhabile : « Ici repose Louis Debracevich, premier secrétaire interprète de l'armée française en Egypte et à Alger. Décédé à la Causeba (sic) le 19 juillet 1830 âgé de 58 ans ».

La fin de cet interprète a été racontée par Merle : Chargé par le général en chef d'aller, le 4 juillet, trouver le Dey pour lui notifier les conditions de paix imposées par le vainqueur, il fut, de la part des Janissaires rassemblés dans la cour de la Casbah, l'objet de menaces effroyables, accompagnées de nombreux cris de mort ; véritablement il courut là de réels dangers. Revenu au quartier général avec une fièvre nerveuse occasionnée par les émotions violentes qu'il venait d'éprouver, son mal fut encore aggravé par la vive contrariété qu'il éprouva en se voyant privé de récompense ; au bout de quinze jours, le malheureux interprète mourut dans un hôpital, oublié et presque sans secours.

La tombe d'Alphonse de Trélan se trouve à côté de celle de Debra-

cevich ; elle est surmontée d'une colonne de marbre sur laquelle est gravée l'inscription ci-après : « A la mémoire d'Alphonse de Trélan, chef



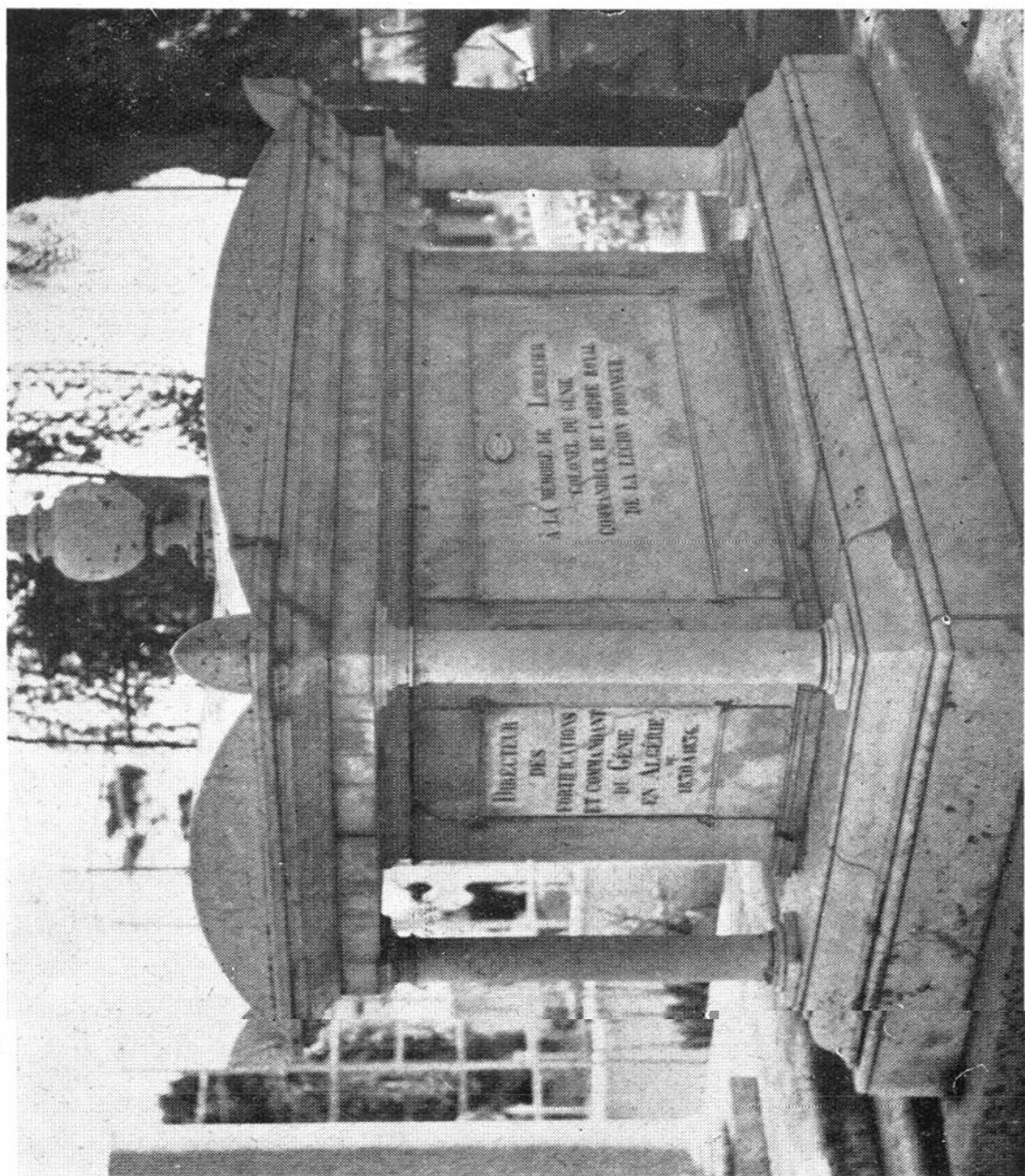
La tombe de l'interprète militaire DEBRACEVICH

« de B^m d'Etat-Major, aide de camp du M^l de Bourmont, ses frères
« d'armes affligés, 21 juillet 1830 ». On sait que cet officier supérieur,

particulièrement affectionné par le Maréchal, trouva la mort à Blidah, au cours d'une expédition entreprise peu de jours après la prise d'Alger.

Une troisième tombe, constituée par une colonne dressée au-dessus de grandes dalles de marbre, a été édiée à la mémoire d'une autre victime des combats de la première heure ; voici l'inscription qui est gravée sur la colonne : « A la mémoire de Chambaud, chef de Bat. du « Génie, blessé devant le château de l'Empereur le 30 juin, mort à Alger « le 8 juillet 1830 ».

On se trouve ensuite en présence de l'une des plus belles tombes existant au cimetière : celle, en marbre, du colonel du génie Lemerrier,



La tombe du Colonel LEMERCIER

mort en mer le 7 décembre 1836, des suites des fatigues endurées pendant la première expédition de Constantine.

Sur la face principale du monument on lit : « A la mémoire de « Lemer cier, Colonel du génie en Algérie de 1830 à 1836 ». Une autre inscription, gravée sur la face opposée, fait connaître « qu'il a été élevé « par ses camarades et ses amis ».

Pour témoigner sa gratitude à Lemer cier d'avoir empêché la destruction de la mosquée de la Pêcherie, le **Comité du Vieil Alger** fit, naguère, apposer, sur le soubassement du monument, une plaque de marbre portant cette inscription : « Au Colonel Lemer cier qui, en 1831, « sauva de la destruction la mosquée Ed-Djedid, le Comité du Vieil « Alger reconnaissant ».

Lemer cier fut un chef aussi intègre qu'énergique ; ses conflits retentissants avec le maréchal Clauzel, que nous n'avons pas à raconter ici, l'ont surabondamment prouvé.

Près du monument Lemer cier on en voit un autre surmonté d'une colonne tronquée : remarquable par son élégante simplicité, il porte l'inscription suivante : « Alexis Bondurand, né à Sénéchas (Gard), Grand « aigle de Prusse, Commandant de l'ordre royal de la Légion d'honneur, « ancien Ordonnateur en chef des armées de Catalogne et d'Aragon, « Intendant de l'armée d'Afrique. Décédé à Alger le 4 mars 1835 ».

Par le livre du docteur Bonnafont « Douze ans en Algérie », on sait que, jusqu'à fin décembre 1830, date de l'arrivée à Alger du baron et de la baronne Bondurand, il ne pouvait y avoir que des hommes aux réceptions mondaines, l'élément féminin faisant totalement défaut ; Mme Bondurand fut la première à grouper autour d'elle un petit noyau de la société féminine, noyau composé d'abord de cinq dames seulement ; il est vrai que, peu à peu, ce nombre augmenta. Mme Bondurand présidait ses réceptions avec beaucoup de grâce et de simplicité.

Le **Moniteur Algérien** du 9 mars 1835 informa ses lecteurs que les obsèques de Bondurand eurent lieu le 7 de ce mois et « qu'il fut inhumé « dans le cimetière des Consuls, situé en dehors et à quelque distance « de la porte Bab-el-Oued ».

Le tombeau du général d'artillerie de Mainville est en marbre blanc et se distingue des autres par une certaine originalité de forme : il est, en effet, constitué par une pyramide triangulaire supportée par quatre boulets de gros calibre. Le monument est encadré par quatre pièces d'artillerie reliées au moyen de chaînes, tenant lieu d'entourage. (Voi cliché page suivante).

L'inscription gravée sur la pyramide est la suivante : « Ici repose « Charles-Emmanuel de Mainville, Général de brigade commandant « l'artillerie en Algérie, Commandeur de la Légion d'honneur, Chevalier « de Saint-Louis, né à Uzès le 11 mars 1789, décédé à Alger le 3 novembre « 1850 ». Sur la face Est du monument sont rappelées ses blessures, ainsi que sa captivité, et, sur la façade Ouest, les batailles auxquelles il avait pris part.

D'autres tombes militaires existent encore dans ce carré ; mais, comme leur nombre est relativement élevé, nous ne pouvons, faute de place, les mentionner ici ; nous ferons, toutefois, une exception en



La tombe du Général d'artillerie DE MAINVILLE

faveur d'un beau monument présentant l'inscription ci-après : « Ici
« repose le Contre-amiral Faure, mort à Alger, Commandant supérieur
« de la Marine, le 13 septembre 1845. Souscription maritime ».

La petite tombe en marbre de l'interprète militaire Schousboë se trouve presque incorporée au Carré des Officiers et, par sa forme assez

originale, elle attire l'attention du passant ; formée par une pyramide quadrangulaire, elle est surmontée d'un boulet sur lequel une croix a été dressée.

Né à Tanger en 1810, Schousboë est mort à Alger le 11 juin 1876.

« Bugeaud, Cavaignac, Bedeau, La Moricière se disputaient le brave « interprète Schousboë dont ils avaient apprécié le mérite ; c'est ainsi « qu'il ne manqua aucune des campagnes de cette période de luttés « sanglantes et acharnées. » (Faucon, « Le livre d'or de l'Algérie », page 498). De leur côté, Féraud et Peyronnet ont parlé de lui dans des termes fort élogieux.

L'inscription gravée sur sa tombe se termine par les mots suivants : « Le Corps des Interprètes militaires à la mémoire de son bien-aimé et « digne Doyen ».



Le très important monument du Colonel Fourchault n'est séparé du Carré des Consuls que par une allée parallèle à la mer, conduisant directement à la grande allée centrale. Il a été élevé par souscription publique, en 1885, sur un terrain concédé à perpétuité ; le buste-médaille du colonel est encastré dans sa partie supérieure et toutes ses campagnes sont inscrites sur ses quatre faces. (Voir cliché page suivante).

Pendant de nombreuses années, Fourchault servit en Algérie et, en 1871, lors de la formidable insurrection fomentée par Mokrani, une rapide et énergique intervention militaire de sa part préserva la Mitidja, et même peut-être la ville d'Alger, des ravages dont elles étaient très sérieusement menacées.

Le nom de ce vaillant soldat a été donné, à juste titre, à une rue de la ville d'Alger ; d'autre part, le superbe monument en présence duquel nous nous trouvons est bien le durable témoignage de la reconnaissance des habitants de la cité algéroise ainsi que de tous ceux de la plaine de la Mitidja.

Après la tombe de Fourchault, on rencontre celle du botaniste Durando qui, comme la précédente, est monumentale ; elle est, elle aussi, ornée d'un beau buste sculpté par Fourquet.

Le souvenir des longues promenades scientifiques, organisées par le bon Durando, n'est pas encore complètement effacé, et les anciens habitants d'Alger se rappellent avec plaisir les courses effectuées, sous sa direction, dans les vertes campagnes environnantes, à la recherche des plantes et des fleurs destinées à l'enrichissement des herbiers.

Ce bon et modeste savant s'éteignit à Alger le 13 janvier 1892 et son beau monument, œuvre de l'architecte Bienvenu, fut inauguré, en présence d'une assistance recueillie, le 21 avril 1895.

Quelques jours après sa mort, l'éditeur d'art Gervais-Courtellemont, avait fait paraître une jolie plaquette rédigée par des amis du botaniste ; les survivants de cette belle époque, exempte de soucis et d'appréhensions,



La tombe du Colonel FOURCHAULT

sions, la conservent avec un soin jaloux, comme une petite relique du passé. (Voir cliché page suivante).

Une importante avenue d'Alger porte le nom de Durando.

Un peu plus loin on découvre la tombe de l'architecte Paul Gavault qui fut, avant tout, un artiste doublé d'un archéologue de valeur.

Il a mis à jour et étudié avec compétence des ruines romaines importantes, notamment celles de Tizirt ; en outre, il a publié, en 1894, une excellente **Notice sur la Bibliothèque-musée d'Alger**.

L'inscription gravée sur sa tombe est en latin et finit par les mots :



La tombe du botaniste DURANDO

« Vixit annis XXXI »; si on avait pris soin de la compléter par les trois mots rituels **Hic situs est**, elle eût été, en tous points, semblable à celles

que l'on déchiffre sur les pierres tombales des contemporains des Antonins et des Sévères.

La tombe de Delacroix, peu éloignée des précédentes, se trouve à gauche ; son inscription est la suivante : « Charles Delacroix, Recteur « de l'Académie d'Alger de 1848 à 1872 ». Il était, paraît-il, cousin de l'historien Louis Blanc. Il fut le premier recteur d'Alger et sa nomination fut signée le 13 septembre 1848.

La tombe du grand-père Guiauchain est assez proche de la précédente ; elle porte cette inscription : « Ici repose Pierre-Auguste Guiauchain décédé dans sa LXIX^{ème} année à Alger le IV novembre « MDCCCLXXIV » On sait qu'il fut chargé d'édifier, vers 1839, l'imposant péristyle que l'on voit, rue de la Marine, devant la façade de la Grande Mosquée ; les belles colonnes de marbre qui en sont l'ornement provenaient de la mosquée Es-Sida, démolie en 1831, lors de la création de la place Royale. On sait également que son fils, G. Guiauchain, est l'auteur d'un livre intitulé **Alger** ; imprimé en 1905 et réimprimé, plus complet, en 1909, cet excellent ouvrage est devenu assez rare ; par son texte explicatif et, surtout, par ses abondantes et fidèles illustrations, il sera toujours consulté avec profit par les Amis du Vieil Alger.

Le beau monument en marbre du général de division de Galbois est fort peu éloigné des tombes précédentes ; mais il se trouve un peu en retrait et ses grandes proportions le signalent au visiteur.

Né à Rennes le 17 mai 1778, de Galbois est mort en retraite à Alger, en 1849, emporté par une attaque de choléra. Après avoir été appelé au commandement de la Division de Constantine, il prit part, avec le duc d'Orléans, à la fameuse expédition des Portes de Fer.

Pendant toute la durée de son haut commandement, son autorité sur les indigènes s'exerça toujours avec une fermeté non dépourvue de bienveillance.

Son nom a été donné à un centre algérien de colonisation.

Tout près de la tombe de Galbois, on remarque celle du lieutenant-colonel Riffault, chef d'état-major d'artillerie en Algérie. Né à Blois en 1807, il est mort à Alger le 13 octobre 1853. On voit, sur sa tombe, une pièce de canon cassée en deux endroits ; cette pièce aurait-elle une signification symbolique et sa présence, en pareil endroit, rappellerait-elle que cet officier d'artillerie a été victime de son éclatement accidentel ? Nous l'ignorons absolument et nous nous bornerons à émettre cette supposition, sans en tirer aucune conséquence.

Autour de la tombe, et à une certaine hauteur, circule une chaîne à laquelle sont rivés quatre boulets.



Lorsqu'on pénètre dans le cimetière par l'allée centrale qui fait face à la grande porte d'entrée, la première tombe que l'on rencontre à gauche, en montant, est celle de Georges Aimé.

Né à Metz en 1811, il fut nommé, en 1838, professeur de physique au Collège d'Alger. Avec des appareils de fortune, il put faire des découvertes océanographiques sensationnelles. En 1839, il fut désigné comme membre de la Commission scientifique de l'Algérie. Il mourut à Alger

en 1846, des suites d'une chute de cheval, pendant une excursion scientifique à Pointe-Pescade.

L'inscription de sa tombe, qui est peu lisible, se termine par les mots suivants : « Ce monument a été élevé aux frais de l'État par ordre du « Ministre de la Guerre ». On sait, par ailleurs, qu'une somme de 1.200 francs fut consacrée à son érection.

Le corps enseignant d'Alger a le droit de s'enorgueillir de ce jeune et grand savant qui, modestement, a réalisé tant de grandes découvertes scientifiques.

Poursuivant notre course, nous découvrons un peu plus haut, mais à droite, la modeste tombe du fils aîné du maréchal Clauzel, mort à l'Agha le 19 novembre 1852. Après avoir pris sa retraite à Alger comme simple capitaine, il s'occupa, jusqu'à sa mort, de l'administration des vastes terrains provenant de la succession paternelle.

Toujours dans cette même direction, on remarque, en cheminant, la tombe du général d'artillerie Caron; comme celle de l'un de ses devanciers, de Mainville, elle est flanquée de quatre pièces de canon placées aux angles du monument; mais, outre la chaîne qui relie les pièces, on y trouve un véritable entourage en fer destiné à le mettre à l'abri de toute dégradation.

Pierre-François Caron, né à Soissons le 2 janvier 1796, est mort à Alger le 20 mars 1855. Son avancement ne fut rapide qu'après la révolution de 1848; aussi est-il permis de l'attribuer à des considérations d'ordre politique. D'après un article nécrologique paru dans l'*Akhbar* du 22 mars 1855, Napoléon III l'honorait d'une estime particulière.

Un peu plus haut encore, mais sur le côté gauche, on voit le modeste monument élevé à la mémoire des 79 infirmiers de l'hôpital du Dey, morts victimes de leur dévouement professionnel, pendant la terrible épidémie de choléra de 1849; non seulement elle exerça ses funestes ravages à l'hôpital, mais encore et surtout dans le quartier populaire de la Cité Bugeaud, situé dans son voisinage le plus immédiat.

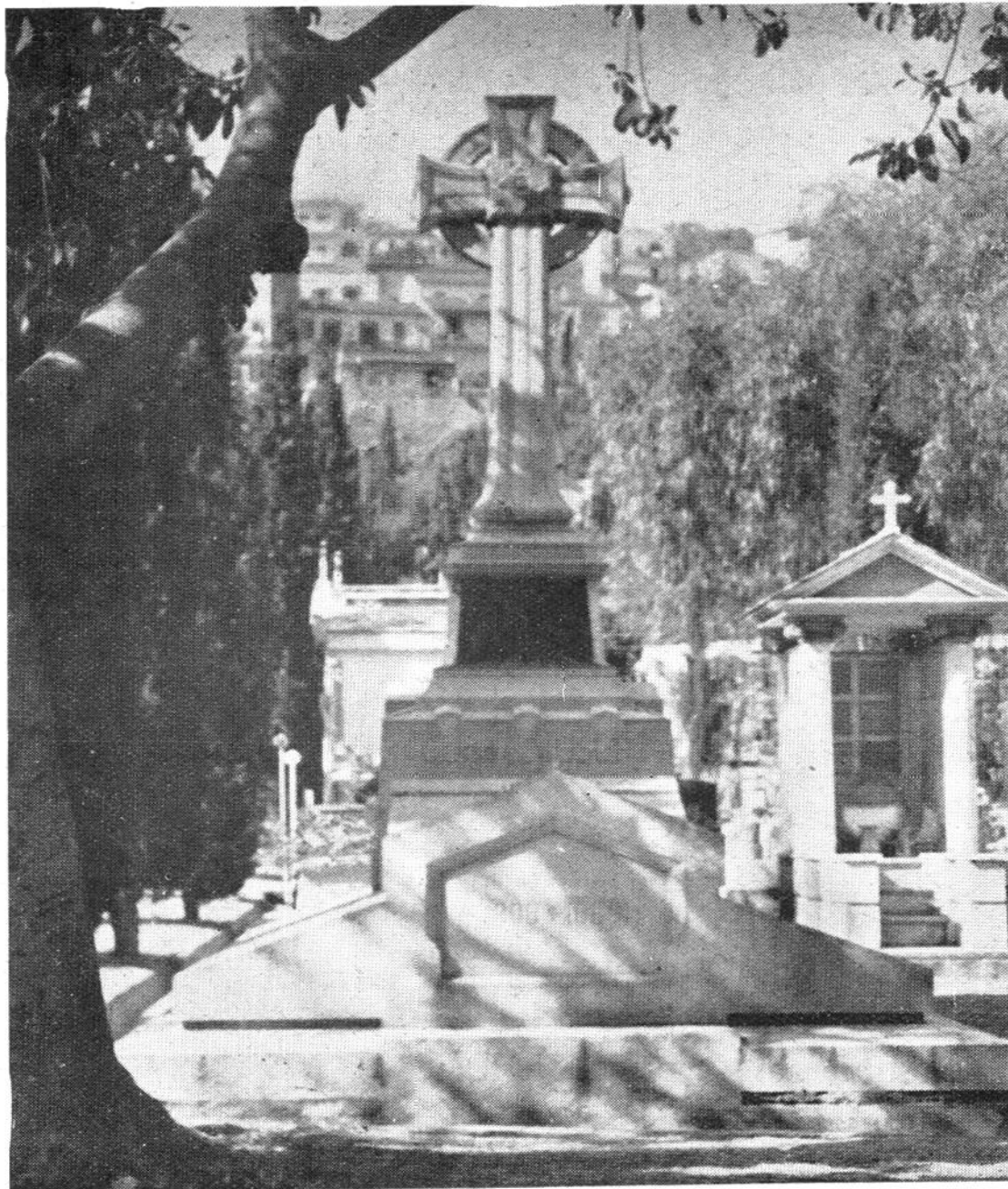


La tombe monumentale de Yusuf occupe le centre d'une sorte de rond-point faisant suite à l'allée principale; elle est en pierres de taille et une très grande croix, en pierre également, la surmonte.

Yusuf repose là maintenant; on sait qu'il mourut à Cannes le 16 mars 1866 et que sa dépouille mortelle, transportée à Alger, fut, tout d'abord, déposée dans une kouba spécialement construite pour la recevoir, dans le parc de sa belle villa de Mustapha; ajoutons que les restes de Yusuf ne furent transportés au cimetière de Saint-Eugène qu'après la mort de sa femme survenue en 1907.

Nous n'avons à raconter ici, ni son enfance et sa jeunesse légendaires, ni même les exploits qu'il accomplit sur de nombreux champs de bataille d'Algérie; ils ont été, en effet, narrés par plusieurs bons écrivains et, conséquemment, ils sont connus de tous ceux que l'histoire de notre grande Colonie intéresse; nous nous bornerons donc à dire qu'à partir de 1830, sa vaillante épée fut toujours mise par lui au service de sa patrie d'adoption; toutefois, nous ajouterons qu'il fut, en maintes

circonstances, généreusement récompensé, mieux certes, que tant d'autres grands chefs qui, eux aussi, avaient rendu à leur pays, sur les champs de bataille et même ailleurs, les services les plus éclatants.



La tombe du Général YUSUF

Non loin du monument Yusuf, on aperçoit la tombe des généraux Morris (le père et le fils aîné) : elle est belle, mais ses proportions sont loin d'égaliser celles du monument voisin.

Le général de division Louis-Michel Morris, né en 1803, est mort en tournée d'inspection à Mostaganem le 7 juin 1867. Il fut en quelque

sorte l'émule de Yusuf, et ces deux frères d'armes s'étaient trouvés ensemble, en 1843, aux côtés du duc d'Aumale lors de la prise de la Smala d'Abd-el-Kader et, en 1844, aux côtés du Maréchal Bugeaud, pendant la glorieuse bataille d'Isly.

Le général de brigade Paul-Louis Morris, fils aîné du divisionnaire, né en septembre 1846 à Oran, est mort prématurément à Sedan le 24 mai 1901, avant d'avoir pu donner la mesure exacte des capacités héritées de son valeureux père.

De très beaux souvenirs de ces deux généraux sont exposés au Musée Franchet d'Esperey auquel ils ont été légués par le dernier fils du divisionnaire. A eux seuls, ces émouvants souvenirs justifieraient une visite au musée de la Casbah.

Le général de division Morris n'a pas eu encore son biographe; c'est fâcheux, car cet intrépide cavalier représentait bien le type accompli de l'homme de guerre des temps héroïques de la conquête.

Près des tombes de ces deux grands soldats, se trouve celle du plus pacifique des colonisateurs: Augustin de Vialar. Né à Gaillac le 30 septembre 1799, il est mort à Alger le 18 août 1868. En 1830, étant procureur du roi à Épernay, un très bel avenir dans la magistrature paraissait lui être assuré; mais, fidèle à son serment et à ses convictions politiques, il n'hésita pas, après la chute de Charles X, à démissionner. Jeune, intelligent et actif, il ne voulut pas rester oisif et, en 1832, il vint se fixer en Algérie; là, les grands problèmes de la colonisation française l'absorbèrent jusqu'à sa mort. Ses obsèques furent imposantes, car tous les habitants d'Alger et des environs l'estimaient et l'honoraient. A des dates différentes, des biographies de ce grand colon ont été publiées par Éd. Cat et par Sansonnetti.

Attirée sans doute par lui, sa sœur, supérieure d'un convent de religieuses, arriva à Alger, en 1835, avec trois de ses collaboratrices; ces saintes filles commencèrent par prodiguer leurs soins à tous les cholériques qu'une terrible épidémie venait de frapper; une fois le fléau disparu, elles se consacrèrent à l'enseignement et à des œuvres de charité. Émilie de Vialar a été béatifiée le 18 juin 1939 par le Pape Pie XII.

La tombe du commandant Rinn est encore plus rapprochée de celle de Yusuf que les précédentes; elle est fort simple et n'attire aucunement l'attention du visiteur.

Rinn est né à Paris le 28 mars 1838 et il est mort à Alger en 1905. Après avoir appartenu pendant vingt ans aux Bureaux arabes, il continua à servir, pendant de longues années encore, comme conseiller de gouvernement. Son œuvre écrite, très importante, est bien connue de tous ceux qui s'intéressent à la grande colonie africaine. Son **Histoire de l'insurrection de 1871** est une œuvre capitale, à laquelle il n'y a rien à ajouter.

L'éloge de Rinn a été fait par l'intendant militaire Stanislas dans les termes suivants: « Il avait une profonde connaissance des indigènes, « et c'est cette connaissance qui lui valut une place à part dans l'admini-
« nistration algérienne et donna tant d'autorité à ses avis dans les
« conseils du gouvernement ».

Dans son ouvrage intitulé **Le Livre d'or des Officiers des Affaires indigènes**, le commandant Peyronnet a très judicieusement analysé les travaux si divers publiés par Rinn.

La tombe du général de division de Neveu est proche voisine de celle de Rinn. Né le 19 novembre 1809, il est mort à Alger le 17 février 1871. En 1839, il avait été nommé membre de la Commission scientifique de l'Algérie; on savait donc déjà qu'il possédait de vastes connaissances générales; il entra, en 1845, dans le service des Bureaux arabes et débuta à Batna; en 1848, il fut nommé directeur des Affaires indigènes de la province de Constantine et, en 1856, il fut placé à la tête de la direction du même service à Alger. Plus tard il commanda les subdivisions de Sidi-bel-Abbès et de Dellys, et même, à la fin de sa carrière, la Division d'Alger. Parfaitement au courant de toutes les questions arabes, il avait rendu de très grands services à la Colonie.

Au cours d'une visite au cimetière et nous trouvant devant la tombe du général de Neveu, le souvenir d'une vieille histoire rocambolesque nous est revenu à la mémoire; elle est tellement hilarante que nous ne pouvons résister à l'envie de la narrer ici: En 1856, le maréchal Randon étant gouverneur de l'Algérie, de Neveu eut l'heureuse idée de tirer parti de l'adresse extraordinaire du prestidigitateur Robert-Houdin pour anéantir l'influence de certains agitateurs, lesquels, en effet, avaient recours à de grossiers sortilèges pour frapper l'imagination de leurs crédules compatriotes: tels Bou-Maza et Bou-Barla, pour ne citer que les plus notoires. En conséquence, de Neveu, tacitement approuvé par le Gouverneur, invita Robert-Houdin à venir à Alger pour y donner, devant de nombreux chefs arabes, des représentations où seraient exécutés les principaux tours d'adresse de son déconcertant répertoire. Comme on le pense bien, la proposition fut acceptée avec enthousiasme.

A cette époque lointaine, la saison des **Courses** était très brillante à Alger: tous les grands chefs indigènes y accouraient de toute part et, revêtus de leurs somptueux costumes, ils paradaient au Champ de manœuvres, montés sur leurs plus rapides chevaux. L'autorité supérieure profita de l'occasion pour les inviter tous à assister, au grand théâtre, à une extraordinaire représentation de gala. Au jour fixé, les invités, accompagnés de maints interprètes, s'installèrent devant la scène. Tout d'abord, Robert-Houdin exécuta quelques tours d'adresse qui, admirablement réussis, frappèrent vivement l'imagination des spectateurs; mais, en habile impresario, il avait eu soin de réserver pour la fin un tour extrêmement impressionnant: avec une habileté frisant le sortilège, il **escamota**, sous les yeux ahuris de tous les assistants, un jeune Maure qui s'était confié à lui: pour tous les indigènes présents, un pareil prodige n'avait pu être accompli que par Satan en personne; aussi, véritablement atterrés, et saisis d'une frayeur panique, se précipitèrent-ils tous vers la porte de sortie du théâtre où, l'on s'en doute bien un peu, ils retrouvèrent leur **escamoté** sain et sauf.

Le but poursuivi par de Neveu fut-il atteint? il est permis d'en douter car, alors, la crédulité des indigènes était sans bornes; aussi leurs grossiers thaumaturges parvenaient-ils très aisément à les illusionner et à les convaincre, par exemple, qu'en cas de soulèvement de leur part, les

fusils des soldats français désignés pour réprimer leur révolte, ne partiraient pas.

Cette plaisante historiette, fort peu connue, avait sa place ici : d'abord parce que le fait rapporté s'est passé au théâtre de notre ville, et ensuite parce qu'elle justifie, jusqu'à un certain point, la présence, au Musée Franchet d'Esperey, d'une vitrine spécialement affectée à Robert-Houdin.



Prenons maintenant une direction opposée; à une faible distance, nous rencontrerons la tombe d'Adrien Berbrugger, dont la grande dalle de marbre qui la recouvre, présente, gravés sur sa surface, tous les titres honorifiques qui lui furent décernés.

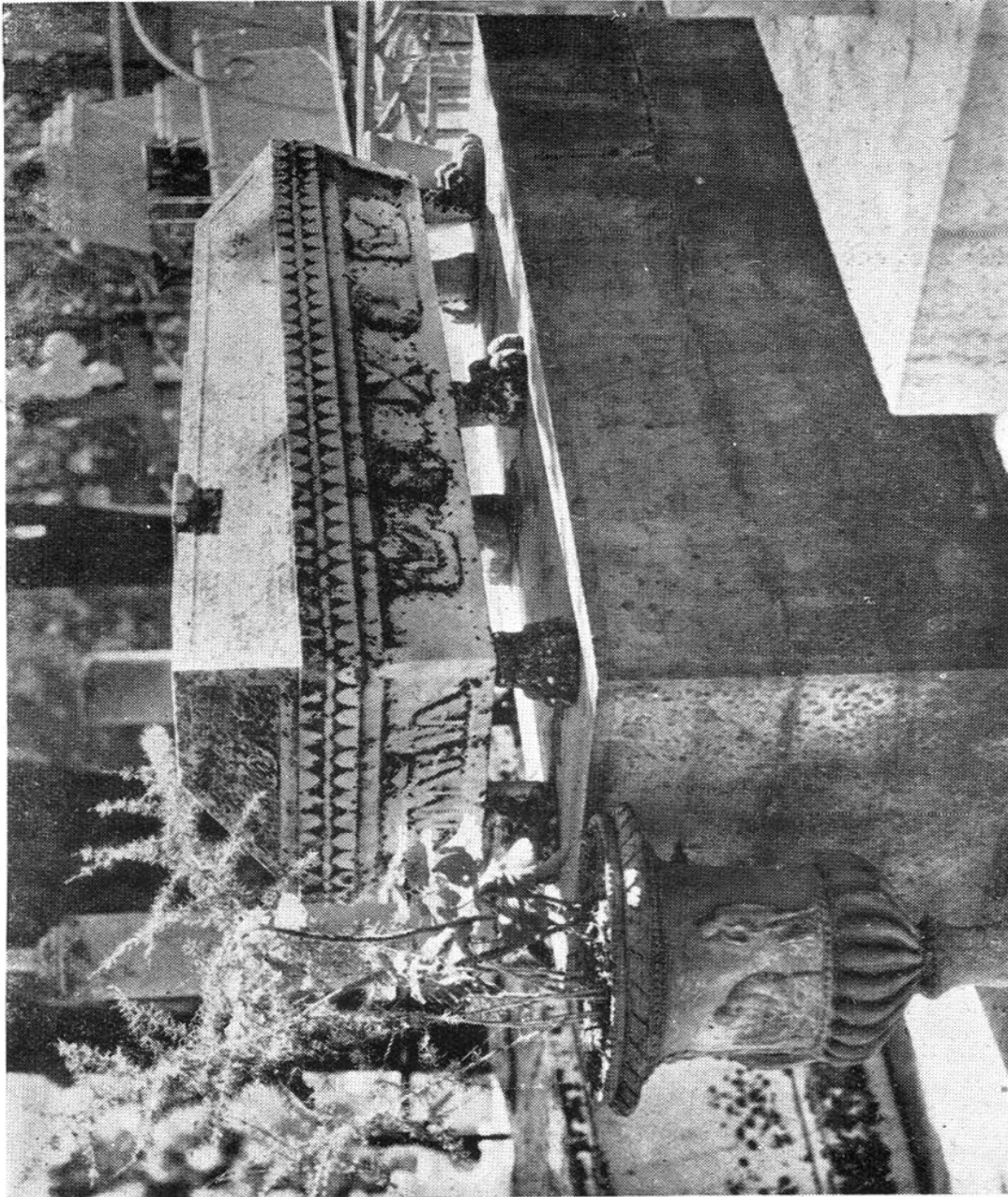
Né à Paris le 11 mai 1801, Berbrugger est mort à Alger le 2 juillet 1869. Il fut un brillant élève de l'École des Chartes et, en 1834, il vint se fixer à Alger où, pendant 35 ans, il se livra à des travaux intellectuels extrêmement variés. Lors de la récente visite du cimetière par les membres du **Comité du Vieil Alger**, M. G. Marçais a donné lecture d'une excellente notice sur Berbrugger rédigée par M. Leschi, directeur du Service des antiquités algériennes; nous n'avons rien à y ajouter, d'autant plus que Faucon et Cat ont publié séparément la biographie du célèbre érudit.

Les nombreux amis de l'Algérie seront toujours reconnaissants à Berbrugger d'avoir publié, en 1843, le monumental ouvrage intitulé **L'Algérie historique, pittoresque et monumentale**; les très nombreuses lithographies qui l'enrichissent sont réellement artistiques; en outre, les sites et points de vue dont elles donnent la vision, sont reproduits avec une exactitude scrupuleuse, de sorte, qu'au point de vue documentaire, quelques-unes de ces belles planches valent beaucoup mieux que certaines toiles peintes, à l'époque, par des artistes médiocres ou insuffisamment documentés.

Un peu plus loin, dans un fort joli coin du cimetière, nous voyons une élégante tombe pleine de mystère; elle est constituée par un sarcophage en marbre, supporté par six énormes pattes de lion, reposant elles-mêmes sur le soubassement du monument; une grande croix, sculptée dans le marbre, occupe la surface supérieure du sarcophage et, sur sa face antérieure se voient, semblablement sculptés, un simple prénom: **Maria**, accompagné d'un écusson polonais surmonté d'une couronne héraldique; sur la face postérieure on ne trouve qu'une date: Juin MDCCCLXII.

Pendant de nombreuses années, cette belle tombe a jalousement conservé son mystérieux secret, les Archives de la Conservation du cimetière, à peu près muettes sur elle, ne révélant que le nom polonais de Dombrowski. Mais, au lendemain d'une récente visite faite au cimetière par le **Comité du Vieil Alger**, un compte rendu de la promenade-conférence parut dans « La Dépêche Algérienne », et c'est après l'avoir lu que M. Dazinière, avoué honoraire, a bien voulu dévoiler un secret dont il était l'un des très rares dépositaires; nous citons textuellement la lettre, qu'à ce propos, il adressa au grand quotidien algérois : « Un

« ménage polonais du nom de Dobrowski, si je me souviens bien, était
« locataire à Saint-Eugène d'une villa appartenant à ma mère; la femme
« était condamnée par une maladie inguérissable; après sa mort, son



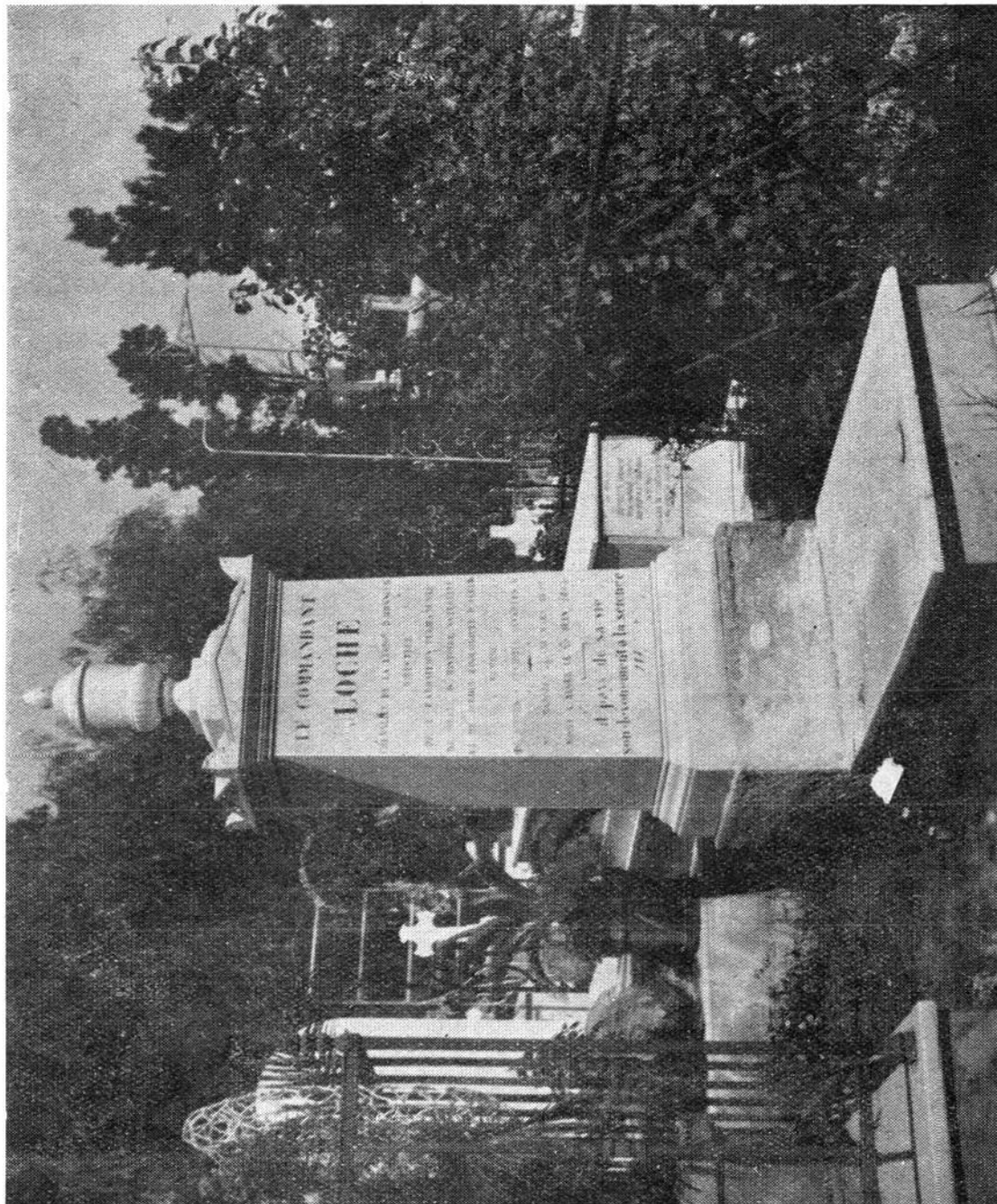
La tombe de « MARIA »

« mari inconsolable, sculpta lui-même le marbre de son tombeau; puis,
« après quelque temps, il quitta Alger; la distinction si particulière de
« ce tombeau a fixé dans notre mémoire, à ma sœur et à moi, le sou-
« venir de cette touchante histoire. »

En perdant une partie de son secret mystérieux, cette belle tombe
a également perdu, pour nous du moins, une partie de son charme

poétique. Elle continuera, néanmoins, à attirer, pendant de nombreuses années encore, l'attention de tous les visiteurs épris du passé.

Plus loin encore et sans direction bien déterminée, se dresse la belle tombe du commandant Loche; elle est en marbre blanc et est surmontée



La tombe du Commandant LOCHE

d'un vase grec moderne, en marbre également, qui en complète, d'une manière heureuse, l'ornementation.

Né le 28 mars 1806, le commandant Loche est mort à Alger le 29 juin

1863. Il fut le créateur et l'organisateur de l'**Exposition permanente des produits de l'Algérie**; il se consacra à ce labeur absorbant avec un zèle et un dévouement tels, qu'ils causèrent sa fin prématurée; du moins, c'est ce que nous apprend l'inscription ci-après gravée sur son tombeau: « Il paya de sa vie son dévouement à la science ».

Quoi qu'il en soit, nous nous attarderons assez longuement devant cette belle figure d'hier, parce qu'elle est, aujourd'hui, injustement oubliée.

Un **Itinéraire de l'Algérie**, publié en 1862 par Piesse, fait connaître que l'Exposition permanente était ouverte au public, deux fois par semaine, rue Bab-Azoun, dans l'ancienne caserne des Tourneurs, occupée en dernier lieu par l'hôpital civil; en outre, cet itinéraire annonçait qu'un catalogue, vendu 25 centimes, comprenait près de 4.000 numéros, et que le directeur était M. Loche, chef de bataillon en retraite.

D'autre part, un peintre belge, J.-B^{te} Huysmans, après avoir visité l'Algérie au printemps de l'année 1862, publia, à Bruxelles, le récit illustré de son voyage. Aux pages 229 et suivantes de son livre, il donne de naïfs renseignements, d'abord sur le Musée proprement dit, et ensuite sur le **Jardin Marengo** où, sous la direction du commandant Loche, s'organise petit à petit le jardin zoologique.

Le commandant aimait, semble-t-il, à montrer lui-même aux visiteurs ses intéressantes collections, et c'est ainsi qu'en présence de Huysmans fort peu rassuré, il fit sortir de leur cage un lion et une lionne âgés de dix-huit mois; les jeunes fauves apprivoisés consentirent aimablement à se laisser caresser par Loche et même par l'artiste étranger.

Après la mort de son mari, Mme Loche fut conservatrice du Musée. Quinze ans après, les Collections, mal entretenues et très peu visitées, se trouvaient reléguées sous les voûtes du boulevard de la République, non loin des escaliers de la Pêcherie.

Et maintenant, il nous est pénible d'être obligé de raconter la triste fin des Collections si difficilement rassemblées par le passionné commandant: d'après René Cagnat (Catalogue du Musée d'Alger) « une « néfaste municipalité d'Alger décida la suppression de l'**Exposition permanente** et fit mettre en vente tout ce qui la composait; on en tira « une somme dérisoire et le fauteuil du Dey d'Alger ne rapporta pas « plus de 15 francs; fort heureusement, une partie même ne trouva pas « d'acquéreur ». De pareils faits se passent de commentaires; il était bon, toutefois, de les rappeler ici, afin d'en clamer, une fois de plus, le mauvais souvenir.

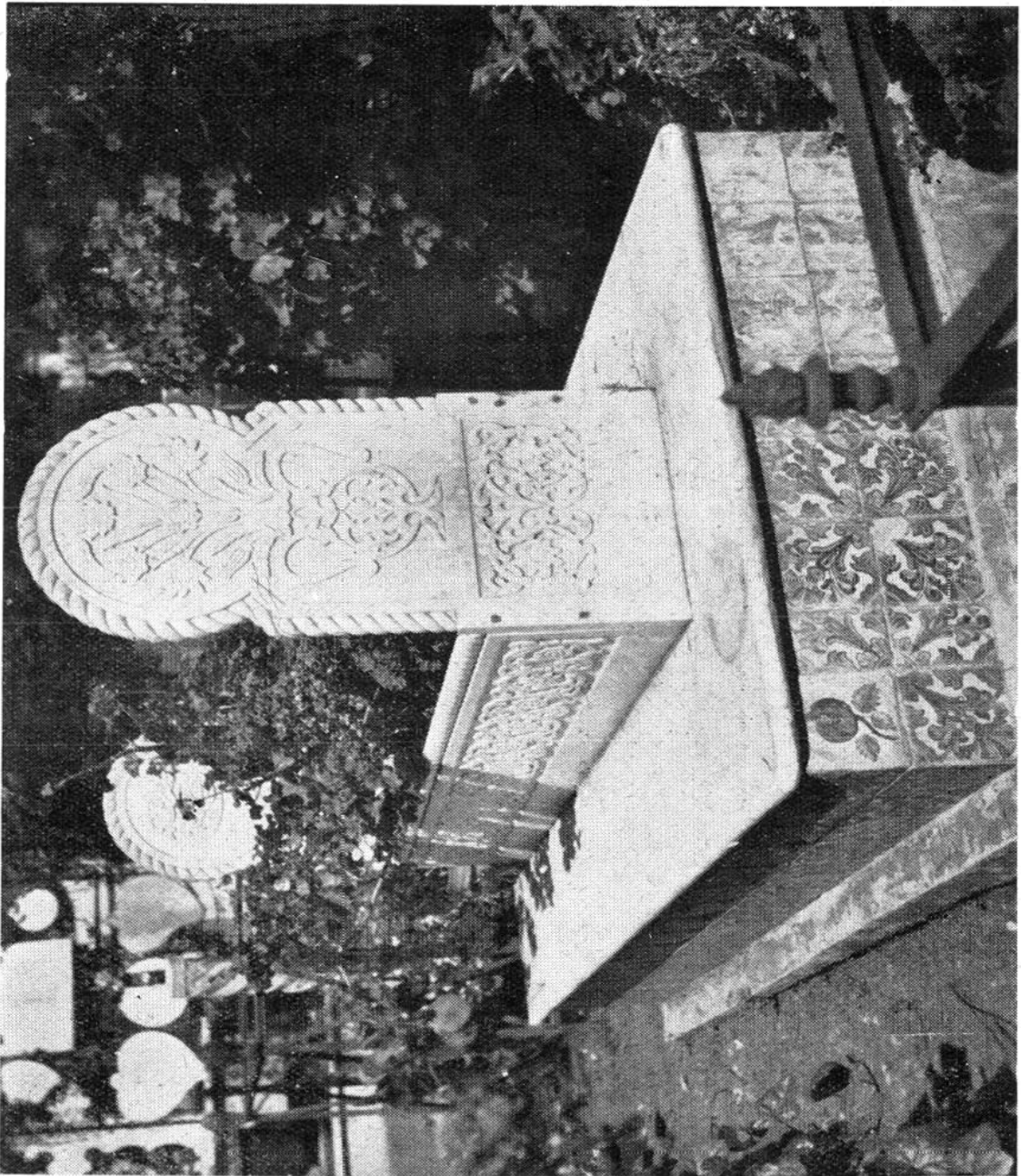
Avant de mettre fin à cette digression, nous devons citer la contrepartie exprimée, à l'époque même, par un critique de talent: « Le Jardin « Marengo est encore jusqu'à présent ce qu'on a fait de mieux ici, me « disait, quelques jours avant de mourir, le commandant Loche. Et « néanmoins, s'il n'eût dépendu que de lui, le jardin Marengo tout « entier ne serait plus, à cette heure, qu'une infecte ménagerie. L'idée « fixe du brave naturaliste était de convertir les bassins en viviers, les « coubas en volières, et d'abattre force massifs pour l'installation de « ses cages ». (« Menus propos sur Alger », par Ch. Desprez, page 61.)

★ ★ ★

Revenant sur nos pas, nous découvrons la modeste tombe d'un ara-

bisant de valeur: Bresnier. Ce savant ayant fondé à Alger, en 1836, l'enseignement de la langue arabe, et y ayant professé lui-même pendant plus de trente ans, il convenait de signaler sa tombe et de s'arrêter un peu devant elle. Après sa mort, survenue le 21 juin 1869, les interprètes de l'Armée d'Afrique firent exécuter son buste en marbre par un sculpteur du nom de Bassot; il est actuellement exposé à la Bibliothèque Nationale d'Alger où Bresnier faisait un cours d'arabe très suivi.

A deux mètres de la tombe de Bresnier se trouve celle de Mme Ben-Aben. Malgré qu'elle ne soit pas ancienne, cette jolie tombe en marbre blanc mérite, à cause de son originalité, de figurer dans la présente



La tombe de Madame BEN-ABEN

énumération; c'est, en somme, une véritable sépulture musulmane portant, sculptées sur ses deux stèles, des inscriptions en caractères français et arabes; elle surmonte un soubassement en maçonnerie revêtu d'anciens carreaux de faïence provenant de vieilles habitations mauresques.

Visitée par une belle matinée de printemps, cette ravissante tombe frappe vivement l'imagination, car, outre l'originalité qui la caractérise, elle se trouve placée dans un cadre qui est loin d'être banal; elle est, en effet, entourée de jeunes cyprès et d'arbustes fleuris, sur les branches desquels les oiseaux se donnent rendez-vous pour y faire entendre, à leur aise, leur doux ramage; ainsi qu'il est de règle pour les musulmans, un petit récipient est disposé sur la tombe de M^{me} Ben-Aben : il est destiné à contenir l'eau pure devant servir à désaltérer les petits chanteurs ailés.

Mme Ben-Aben et sa grand'mère, Mme Luce, ont été les principales rénovatrices de l'art charmant de la broderie algéroise; l'atelier de la première, qui se trouvait rue Marengo, a été visité, il y a une trentaine d'années, par le Comité du Vieil Alger.

N'oublions pas de rappeler ici que l'admirable collection de broderies anciennes, possédée par le Musée de Mustapha, a été rassemblée par cette femme-artiste.

Il y a peu de temps, devant cette même tombe et en présence d'un auditoire uniquement composé de membres de la Société du Vieil Alger, M. le professeur G. Marçais a improvisé une spirituelle causerie sur Mme Ben-Aben qu'il a très bien connue autrefois.



Parmi les innombrables tombes pressées les unes contre les autres, dans ce champ de l'éternel repos, d'autres encore mériteraient d'être signalées: par exemple celle d'une Livournaise mariée à Alger, avant 1830, par un vicaire apostolique en mission, ou même celle d'une Française, mariée à son tour dans cette même ville, très peu de jours après la déchéance du Dey, ou, enfin, celle d'un ex-page de Napoléon I^{er}, décédé à Alger en 1842, simple lieutenant de gendarmerie.

Quant à celles que nous n'avons pas su découvrir, nous souhaitons que des visiteurs éventuels aient la satisfaction de les trouver eux-mêmes, un jour ou l'autre.

Une tombe que nous avons souvent cherchée au cimetière de Saint-Eugène, mais en vain toujours, est celle du peintre-dessinateur Benjamin Roubaud.

Voici l'article qui parut dans l'**Illustration** peu de jours après son décès: « Un artiste de mérite, M. Benjamin Roubaud, à la collaboration
« duquel l'**Illustration** a dû de nombreux dessins sur l'Algérie, vient de
« mourir à Alger à l'hôpital du Dey. En 1844, dit l'**Akhbar**, à la suite
« de l'expédition de la Kabylie, dans laquelle il avait accompagné nos
« troupes, il contracta le germe d'une grave maladie, contre laquelle il
« chercha vainement des secours dans la Mère-Patrie. Le soleil d'Afrique

« lui avait paru propre à lui rendre la santé; mais il était trop tard.
« Vendredi 15 janvier 1847, quelques amis du malheureux Roubaud,
« parmi lesquels on remarquait M. le colonel Daumas, le lieutenant-
« colonel Rivet, M. le major Dufresne, M. le capitaine Fournier, M. Bas-
« tide, son éditeur, etc..., étaient réunis, à huit heures du matin, à l'hôpital
« du Dey, pour rendre à sa dépouille mortelle les derniers devoirs ».

A l'époque de la mort de Roubaud, c'est-à-dire en 1847, le cimetière de Saint-Eugène, créé depuis une dizaine d'années, était l'unique nécropole européenne de la ville d'Alger; d'autre part, il était situé à proximité de l'hôpital du Dey; dans ces conditions, il est de toute évidence que Roubaud ne put être enterré que là.

A l'occasion de sa mort, le journal parisien l'**Artiste** publia les lignes suivantes: « La mort ne se lasse pas; cette fois c'est le tour d'un artiste
« plein d'avenir qui vient de mourir à Alger à l'hôpital du Dey. Benjamin
« Roubaud était son nom... Il avait contracté une maladie mortelle à la
« suite de l'expédition de la Kabylie. Cette terre mauvaise ne se contente
« pas de tuer nos soldats, il faut aussi qu'elle tue nos artistes et qu'elle
« grêle sur nos gloires à germe, etc... ».

A la mort de Roubaud, personne ne songea, sans doute, à demander, pour y déposer ses restes, la concession d'un terrain à perpétuité, de sorte que, à l'expiration des délais légaux, ils durent fatalement subir, au fond de leur fosse, le sort réservé à tous les débris humains atteints par l'inexorable loi de la péremption.

Cet artiste de grand talent avait publié de nombreux dessins sur l'Algérie; en outre, il avait peint et exposé au Salon quelques toiles représentant, pour la plupart, des scènes militaires. Ses lithographies sont très nombreuses; mais nous ne citerons ici que celles ayant trait à l'Algérie, laissant, à regret de côté, les cent Portraits-charge de son Panthéon charivarique, lesquels sont à peine inférieurs à ceux dessinés par le grand Daumier.

Au Musée Franchet d'Esperey, on peut apprécier la peinture de Roubaud; là, en effet, est exposé un grand tableau de lui reproduisant la marche des prisonniers et des prisonnières faits, par le duc d'Aumale, lors de la prise de la smala d'Abd-el-Kader.

Un grand album, comportant 26 planches dessinées et lithographiées par Roubaud lui-même, porte le titre **Armée d'Afrique**; ces belles planches représentent Bugeaud et les principaux chefs militaires qui furent, en Afrique, ses plus remarquables auxiliaires. De cette suite incomparable, M. G. Esquer, bon juge en la matière, a pu dire: « Il n'y a pas
« d'autre collection de portraits que celle dont Benjamin Roubaud est
« l'auteur. Tous ces portraits sont d'une fidélité photographique ».

Un autre **Recueil**, faisant partie de la **Galerie royale de costumes**, comprend 20 lithographies, représentant très fidèlement reproduits, les pittoresques costumes algériens en usage vers 1840; celui de la **Juive d'Alger**, coiffée d'un gigantesque sarmah, est véritablement remarquable.

Enfin un troisième **Recueil** est composé de 8 planches, dont quelques-

unes sont caricaturales; les Colons de 1^{re}, de 2^{me} et de 3^{me} classe qui y figurent sont particulièrement typiques.

C'est sans doute à cause de sa mort navrante, dans un hôpital d'Alger, que Benjamin Roubaud nous a toujours inspiré une vive sympathie; par ailleurs, sa belle œuvre algérienne a souvent charmé nos yeux et enchanté notre imagination; pour toutes ces diverses raisons, nous avons cru pouvoir nous attarder longuement sur lui; on voudra bien nous en excuser, car notre but unique a été celui de dissiper, dans la mesure de nos faibles moyens, l'injuste oubli qui, peu à peu, finira par éclipser complètement sa mémoire.

Th. FAYOLLE.
